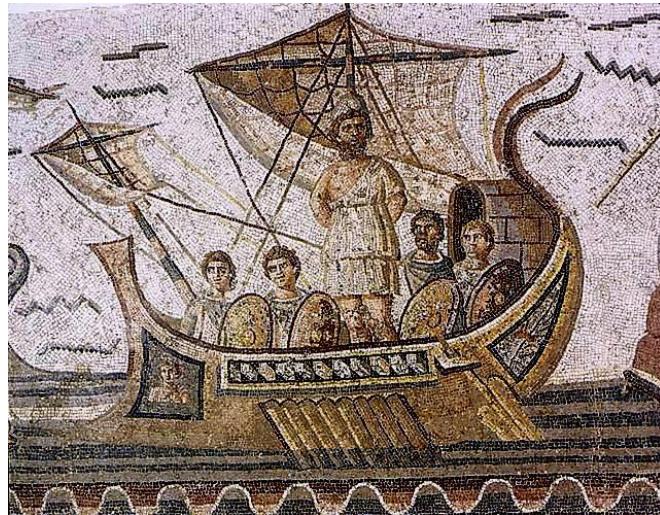


# Carnets d'un dilettante

*Jean-Claude Trutt*

## Promenades littéraires, côté Occident



## Petit voyage (littéraire) autour de la Méditerranée

C'est drôle, mais en cherchant un écrivain qui personnifie la Méditerranée, le premier qui me vient à l'esprit est un Anglais, de mère irlandaise et né dans l'Himalaya. Mais tout le monde a le droit de tomber sous le charme de la Méditerranée et, sans aucun doute, cela a été le cas de Durrell. D'abord il a aimé les îles, a vécu en Crète, à Chypre (voir *Citrons acides*), à Corfou, à Cos, à Patmos, à Rhodes et finalement sur la scène où se joue le drame de son *Quatuor* : Alexandrie, une ville qui, à son époque du moins, - car aujourd'hui Alexandrie a perdu son charme comme tant d'autres paradis - n'était pas vraiment égyptienne mais était la capitale de ce monde apatride, détaché, mélangé d'Italiens, de Turcs, d'Arméniens, de Juifs, de Grecs, qui régnait alors sur les rives de la Méditerranée orientale.

La sortie de la traduction française du *Quatuor* à la fin des années 50 fut un événement (les quatre romans ont paru en traduction française chez Corrêa/Buchet-Chastel, *Justine* en 1957, *Balthazar* et *Mountolive* en 1959 et *Cléa* en 1960). Annie et moi nous en sommes délectés à l'époque. Une atmosphère sensuelle, orientale, des couleurs chatoyantes, la lumière dans tous ses états, la merveilleuse histoire d'amour de Nessim et de Justine, le style d'un grand poète. Encore aujourd'hui, alors que je ne l'ai jamais relu, j'ai des images dans la tête : le frère copte de Nessim, au bec de lièvre, en silhouette noire sur la terrasse de sa demeure, qui, dans sa fureur, et de son long fouet, abat les chauves-souris qui emplissent la nuit égyptienne ; la chasse aux canards à l'aube sur un lac quelque part dans le Delta, les milliers d'oiseaux qui virevoltent en vrombissant, les coups de feu qui claquent de partout, les couleurs du ciel et des plumages, l'eau fouettée par les chutes des corps et le drame final, l'assassinat d'un des chasseurs ; la maison de prostitution enfantine dans laquelle Mountolive est entrée par erreur et toutes ces petites filles en chemises blanches, comme des anges, poussant des cris plaintifs et de petits rires en cherchant à le toucher dans l'obscurité de leurs petites mains ; la plongée sur l'épave où se balancent dou-

cement au gré des courants les cadavres sans yeux des marins grecs, puis l'horreur, le fusil sous-marin qui se déclenche tout seul, la flèche qui cloue la main de la belle Cléa à la coque de l'épave, main que la narrateur, en suffoquant de douleur, est obligé de trancher avec son couteau pour lui sauver la vie. Ne cherchez pas à vérifier l'authenticité de ces images dans l'original. Ce qui est merveilleux avec les beaux livres c'est que votre imagination continue à travailler, à orner, à embellir, à développer les images que l'écrivain a peintes avec ses mots et son émotion à lui. Ce que j'aime aussi c'est la construction même du *Quatuor*, tout à fait originale : trois livres qui sont pratiquement simultanés dans l'action et où l'on retrouve les mêmes personnages ou presque (Durrell appelle cela des sosies), et un quatrième (*Cléa*) décalé dans le temps. Les trois premiers montrent, ce que l'on savait déjà, que la réalité n'est pas la même pour tout le monde et le quatrième que le temps dégrade tout.

Durrell qui a fini sa vie en Provence, près de Nîmes, a voulu répéter le succès du *Quatuor* avec le *Quintette d'Avignon* dont le premier volet est *le Prince des Ténèbres*<sup>1</sup>. Malheureusement il a dû tomber trop sous le charme de Balthazar et de la Kabbale. Son livre, indigeste, est ésotérique en diable et est un échec complet.

Durrell était ami de Henry Miller et a longuement correspondu avec lui. Leur correspondance<sup>2</sup> est amusante à lire, l'un vomissant l'Angleterre, l'autre l'Amérique. Correspondance d'autant plus étonnante que Durrell est 20 ans plus jeune que Miller. Or celui-ci n'hésite pas à répondre à celui-là dès la première lettre reçue. La correspondance démarre dès 1935 lorsque Durrell est à Corfou et Miller à Paris. Une correspondance très libre mais aussi très littéraire où chacun loue et critique l'oeuvre de l'autre. Ce qui est remarquable c'est que Miller reconnaît immédiatement le génie de Durrell dès son premier livre : *The Black Book*. Mais Miller n'était pas un méditerranéen. C'est qu'il faut quand même avoir quelques

---

<sup>1</sup> voir : *Lawrence Durrell : Monsieur ou le Prince des Ténèbres*, Gallimard, Paris, 1976

<sup>2</sup> voir : *Lawrence Durrell and Henry Miller : a Private Correspondence*, édit. Faber & Faber Ltd, Londres, 1963

prédispositions pour le devenir quand on ne l'est pas de naissance. Durrell arrive malgré tout à l'attirer une fois en Grèce, en 1940, au moment de la débâcle en France. Et lui fait connaître le poète Seferis et une espèce de Zorba le Grec, une force de la nature, un type un peu fou, Georges Katsimbalis. Miller en fait un bouquin : *le Colosse de Maroussi* !

Après Alexandrie je vous propose de nous rendre au Caire. A l'époque où je l'ai connue, la route qui joignait Alexandrie au Caire était une route à trois voies où l'on risquait à chaque instant sa vie, les gros camions ayant l'habitude de se foncer dessus sur la voie du milieu comme dans un film de James Dean pour voir qui allait se rabattre à la dernière minute. Inutile de vous dire qu'ils n'arrivaient pas toujours à éviter la collision frontale. Deux Directeurs de je ne sais plus quelle boîte française en sont morts (J'avais vécu plus ou moins la même expérience sur la route Téhéran – Qazvin).

Le Caire c'est la ville chère au cœur de Naguib Mahfouz. Mahfouz est probablement l'écrivain égyptien le plus connu en France à l'instar de son collègue cinéaste Chahine. Comme Chahine il aime la joie de vivre et se bat contre l'intégrisme. Il s'est d'ailleurs fait agresser dans la rue et certains de ses écrits ont été interdits en Egypte sous la pression des Frères Musulmans. Mais pour Mahfouz Le Caire est le centre du monde et toutes ses histoires se passent au Caire. La trilogie de *l'Impasse des deux Palais*<sup>3</sup> est son oeuvre majeure. C'est une fresque familiale qui est en même temps historique puisqu'elle se passe au moment du soulèvement contre les Anglais et que le fils préféré du patriarche, l'intellectuel Fahmi, est tué lors d'une manifestation pacifique. Ahmed Abd el-Gawwad, le chef de famille est une figure assez caractéristique d'une certaine Egypte : bon musulman, honnête commerçant, très strict avec sa famille, tyrannisant sa femme qui n'a pas le droit de quitter la maison, mais le soir allant s'amuser avec ses amis, boire jusqu'à l'ivresse, écouter

---

<sup>3</sup> voir : *Naguib Mahfouz : Impasse des deux Palais, édit. Jean-Claude Lattès, Paris, 1985*

chanter les almées et à l'occasion coucher avec, puis rentrer chez lui où sa femme l'attend avec humilité pour l'accueillir, l'aider à se déshabiller et le border !

J'ai souvent eu l'impression que les Egyptiens n'étaient pas des Arabes comme les autres, des Africains blancs (c'est vrai que sur le plan strictement géographique on est bien en Afrique). Il y a une telle vitalité dans ce pays, c'est un pays tellement souriant, tout est facile, tout est permis. Lorsque nous nous rendions au Caire pour le travail nous essayions toujours de trouver une place au Palais Maynial : c'était un ancien palais d'été dans un très beau jardin, en plein milieu de la ville. Je crois qu'il appartenait au prince-héritier avant la révolution de Nasser. Gilbert Trigano, qui avait déjà réussi le tour de force d'être installé simultanément en Egypte et en Israël, avait aussi obtenu des autorités égyptiennes de pouvoir l'exploiter comme un village-club, à la seule condition de réserver un certain nombre de chambres - qui n'étaient d'ailleurs pas luxueuses du tout, étant installées dans des espèces de bungalows, genre baraques de pétroliers - aux hommes d'affaires de passage. Ce qui fait que le matin au petit déjeuner on trouvait côte à côte des commerçants en costume-cravate avec leur attaché-case et de joyeux G.M. en tenue légère. Et le soir, évidemment, c'était l'ambiance Club-Med. Un jour j'étais au Caire avec notre jeune délégué pour le Moyen-Orient, Tony, un Libanais très débrouillard. Son grand-père et son grand-oncle avaient toute une série de représentations prestigieuses, les grandes marques de voitures anglaises comme Jaguar et Bentley entre autres, avec des branches à Damas, à Bagdad et même à Téhéran, mais la famille a dû avoir quelques retours de fortune car Tony tirait plutôt le diable par la queue, et son père aussi. Et voilà qu'à notre grande surprise, la sienne comme la mienne, on se retrouve le soir au bar du Club Med, à côté de son père Michel accompagné d'une jeune et splendide Egyptienne, une adolescente aux longs cheveux noirs qui lui tombent jusqu'aux fesses. « *J'ai décidé de m'installer au Caire* », dit-il à son fils, « *C'est plus facile pour les affaires* ». Je ne sais si c'était pour

les affaires que c'était plus facile, mais en tout cas pour les filles cela semblait être le cas.

L'Islamiste Jacques Berque qui préface *les Fils de la Médina*<sup>4</sup> voit dans cet ouvrage le chef-d'oeuvre de Mahfouz. Je ne partage pas du tout cette opinion. C'est l'histoire du vieux quartier de la Gamaliyya au Caire, dominé par une fondation créée par un ancêtre commun qui symbolise Dieu et qui se fait défendre par des futuwwas - que l'on peut traduire par un autre mot arabe : des caïds de quartier, des caïds qui offrent protection contre argent comptant (les moeurs méditerranéennes de la Maffia). Ces futuwwas symbolisent successivement Adam (Adham) - Moïse (Gobal) - le Christ (Rifaa) et Mahomet (Qasim). A la fin arrive un certain Arafa, alchimiste (symbole de la science ? de l'argent ?), qui veut tuer tous les futuwwas (symbolisant les religions ?) et qui meurt assassiné, lui aussi, et dont le pouvoir est repris par un intendant vulgaire, jouisseur et tyrannique. Le livre se termine par une incantation: « *Tout a une fin, même l'oppression ! Le soleil finira par se lever, et nous verrons la chute du tyran : l'aube viendra, pleine de lumière et de merveilles...* » Pour moi il y a beaucoup trop de symbolisme là-dedans pour faire un bon roman. Il en est de même - dans une moindre mesure - de *la Chanson des Gueux*<sup>5</sup>.

Non, moi je préfère de loin les *Récits de notre Quartier*<sup>6</sup> (souvenirs d'enfance racontés avec beaucoup de nostalgie) ou *le Passage des Miracles*<sup>7</sup> (l'histoire d'une jeune fille et à nouveau d'un vieux quartier du Caire avec tous ses petits métiers) et *le Voleur et les Chiens*<sup>8</sup> (une histoire dramatique : la révolte d'un homme trahi par ses amis, sa femme, sa fille et qui se termine par la mort dans un cimetière). Ces oeuvres montrent que Mahfouz est capable de varier les genres et les styles. Il est bien le père du roman égyptien.

---

<sup>4</sup> voir : *Naguib Mahfouz : Les Fils de la Médina, édit. Sindbad, Paris, 1991*

<sup>5</sup> voir : *Naguib Mahfouz : La Chanson des Gueux, épopée, édit. Denoël, Paris, 1989*

<sup>6</sup> voir : *Naguib Mahfouz : Récits de notre Quartier, édit. Sindbad, Paris, 1988*

<sup>7</sup> voir : *Naguib Mahfouz : Passage des Miracles, édit. Sindbad, Paris, 1988*

<sup>8</sup> voir : *Naguib Mahfouz : Le Voleur et les Chiens, édit. Sindbad, Paris, 1988*

Au cours des années 80 les éditeurs *Sindbad* et *Jean-Claude Lattès* ont fait de grands et louables efforts pour nous faire connaître et apprécier la littérature arabe du Moyen-Orient. Hélas, cela n'a pas duré. Jean-Claude Lattès a interrompu assez rapidement sa collection arabe et *Sindbad*, empêtré dans ses difficultés financières, a été repris par *Actes Sud* qui ne semble pas être particulièrement passionné par la littérature arabe. Pourtant les auteurs que *Sindbad* et *Jean-Claude Lattès* ont publiés valaient vraiment la peine d'être connus.

Youssef Idris est médecin comme Arthur Schnitzler. Et comme son lointain collègue autrichien (rappelez-vous l'étonnante *Traumnovelle* si merveilleusement transposée au cinéma par Stanley Kubrick dans son dernier film : *Eyes Wide Shut*) il aime explorer les fantasmes. Et comme lui il est le maître de la nouvelle<sup>9</sup>.

Sonallah Ibrahim est très engagé politiquement. Il avait déjà fait de la prison sous Nasser. *Etoile d'août*<sup>10</sup> est probablement un peu autobiographique et raconte l'histoire d'un homme qui vient d'être libéré de prison et visite le chantier titanesque du Grand Barrage (omniprésence des Russes, engins monstrueux) et celui d'Abou Simbel où l'on démonte les statues de Ramsès II. On y trouve d'intéressantes considérations sur la mégalomanie de Ramsès qui finit par vouloir être déifié et qui transforme sans vergogne sa défaite par les Hittites en victoire triomphante (allusion à Nasser et sa guerre contre Israël ?). Le style d'Ibrahim se veut moderne mais devient quelquefois un peu sordide. *Charouf ou l'Honneur*<sup>11</sup> est paru tout récemment en France. On y fustige l'affairisme sous Sadate et on y reparle des prisons. Prisons où se pratique le viol des jeunes délinquants. Une pratique probablement héritée des Turcs et dont a déjà souffert - dit-on - Lawrence d'Arabie lorsqu'il avait été fait prisonnier par eux au milieu de sa campagne triomphante.

---

<sup>9</sup> voir : *Youssef Idris : la Sirène, édit. Sindbad, Paris, 1986* et *Youssef Idris : le Tabou, édit. Jean-Claude Lattès, Paris, 1987*

<sup>10</sup> voir : *Sonallah Ibrahim : Etoile d'août, édit. Sindbad, Paris, 1987*

<sup>11</sup> voir : *Sonallah Ibrahim : Charouf ou l'Honneur, édit. Sindbad-Actes Sud, Arles, 1999*

*L'Homme du Delta*<sup>12</sup> de Youssef Al-Qaïd est encore une histoire politique, celle d'un riche maire qui, le jour même où il réussit à récupérer les terres que Nasser lui avait confisquées en 1954 lors de la grande réforme agraire, reçoit également une convocation au service militaire pour le fils, veule et paresseux, de sa femme préférée. Il réussit avec l'aide d'un ancien instituteur véreux à faire partir, sous le nom de son fils, celui d'un pauvre paysan du village. Celui-ci meurt au combat (lors de la fameuse intervention tripartite à Suez, le dernier cocorico de la France). Le cercueil revenant au village, l'affaire est découverte mais, grâce aux appuis du maire, parfaitement étouffée. L'histoire est un peu manichéenne, le maire exploiteur et combinard a comme par hasard du sang turc, le fils du pauvre est brillant en études, doux et serviable, patriote volontaire pour le front, symbole du paysan égyptien (d'ailleurs son prénom Masri veut dire égyptien) mais il n'empêche, elle est contée avec beaucoup de brio et d'humour.

*Bandarchâb*<sup>13</sup> de Tayeb Salih est un très beau roman. L'atmosphère est mystérieuse, même quelquefois un peu fantastique. Les personnages et les discours sont imprégnés par le Coran. Cela se passe dans un village nubien niché dans une courbe du Fleuve, un fleuve omniprésent et souvent inquiétant. L'histoire est tissée de légendes du passé et baigne dans la nostalgie. Une très belle écriture.

On change de dimension avec ce géant de Taha Hussein. Quelle trajectoire que la sienne ! Né dans un village de Moyenne-Egypte, d'un père fonctionnaire modeste et d'une mère superstitieuse, d'abord éduqué dans une école coranique par un maître médiocre, perdant la vue dès l'âge de 3 ans des suites d'une conjonctivite mal soignée, il réussit néanmoins à pouvoir suivre les cours de la Grande Mosquée, el Azhar, encore aujourd'hui la plus grande

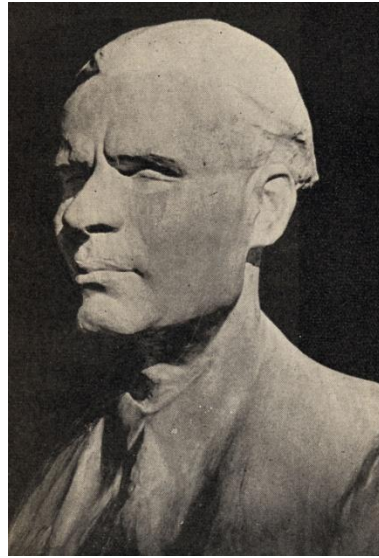
---

<sup>12</sup> voir : Youssef Al-Qaïd : Masri, *l'Homme du Delta*, édit. Jean-Claude Lattès, Paris, 1990

<sup>13</sup> voir : Tayeb Salih : *Bandarchâb*, édit. Sindbad, Paris, 1985



université islamique du monde mais la conteste bientôt, la trouvant trop fermée sur elle-même, figée par la tradition, entre alors dans la toute nouvelle Université laïque du Caire, obtient une bourse pour la France, débarque à Montpellier, y trouve une lectrice « à la voix douce », qu'il finira par épouser quelques années plus tard et qui va rester sa compagne et sa collaboratrice pour le restant de ses jours, puis, en plein milieu de la guerre de 14-18, dé-



ménage à Paris pour suivre les cours de la Sorbonne, revient grâce à la France à l'héritage grec et latin, complètement négligé dans l'enseignement égyptien, apprend le Braille pour mieux apprendre le grec, passe un certificat d'enseignement supérieur en histoire ancienne, s'intéresse à la toute nouvelle science de la sociologie enseignée alors par Durkheim, prétend que cette science était déjà connue par les érudits arabes et pratiquée par le Tunisien Ibn Khaldûn (et Vincent Monteil qui préface les **Prolégomènes**<sup>14</sup> lui donne raison : « *Ibn Khaldûn se présente comme un historien, ce qu'il est, en effet. Mais il est aussi 5 siècles avant Auguste Comte, l'inventeur de la sociologie* »), devient finalement docteur de la Sorbonne en passant avec brio une thèse sur ce même Ibn Khaldûn (*Etude analytique et critique de la philosophie sociale d'Ibn Khaldûn*), réalisant ainsi dans les deux sens la jonction entre cultures européenne et arabe (la Traversée de la mer intérieure), revient au pays, devient professeur puis doyen de la Faculté des Lettres de l'Université du Caire, est chargé un peu plus tard de créer l'Université d'Alexandrie (1942) dont il est nommé recteur avant de devenir en 1950 Ministre de l'Education Nationale ! Ouf !

---

<sup>14</sup> voir *Ibn Khaldûn : Discours sur l'Histoire Universelle, édit. Sindbad, Paris, 1978*

Son autobiographie a été tout de suite un succès mondial<sup>15</sup>, traduit dans de nombreuses langues. La seconde partie du *Livre des Jours*, parue en 1947, a été préfacée par André Gide et la dernière partie, *La Traversée Intérieure*, par Etiemble<sup>16</sup>.

Taha Hussein n'a pas toujours conservé ses fonctions officielles très longtemps. Il était profondément humaniste et démocrate, voulant que l'Égypte s'ouvre sur le monde. C'est sous son impulsion que furent posés les jalons pour une véritable démocratisation de l'enseignement et sa gratuité totale. Il n'était pas toujours très patient avec les puissants. Il avait pour devise celle d'Abou Nowas : « *Pour ma passion, je ne saurais souffrir d'infortune, et nul sultan, avec moi, n'aura le dernier mot* ». C'est ce qui explique qu'il eut du temps de libre pour s'adonner à la littérature.

*L'Appel du Karaouan*<sup>17</sup> est un petit joyau, malheureusement bâti une fois de plus sur le malheur de la femme en Islam. C'est l'histoire d'une mère qui doit quitter son village avec ses deux filles après que son mari buveur et truand ait fini par être assassiné. L'aînée faute en ville avec son patron, un jeune ingénieur, dont elle tombe amoureuse. La mère décide de retourner au village. Arrivée à mi-chemin, elle demande à son frère de la rejoindre. Celui-ci, un sombre brute, arrête les chameaux en plein milieu du désert, fait descendre la malheureuse fille et l'égorge. La scène est terrible : « *On voit le corps frappé se débattre, le sang jaillir avec violence comme l'eau d'une source. Enfin le corps s'immobilise. Nous demeurons paralysés. Notre oncle, debout, démoniaque est en proie à la même hébétude* ». Et puis vient l'appel du Karaouan, cet oiseau de nuit : « *Ton cri parvient, ton cri se rapproche, ton cri traverse l'espace comme une lumière et nous découvre soudain l'épouvante. Tes cris se succèdent comme des flèches lumineuses, rapides, dans la nuit* ». Ceci

---

<sup>15</sup> voir : *Taha Hussein : Le Livre des Jours*, édit. Excelsior, Paris, 1934

<sup>16</sup> voir : *Taha Hussein : Le Livre des Jours, 1ère partie (trad. Jean Lecerf) et 2ème partie (trad. Gaston Wiet), préface André Gide*, édit. L'Imaginaire-Gallimard, Paris, 1998 et *Taha Hussein : La Traversée Intérieure, préface d'Etiemble*, édit. Gallimard, Paris, 1992

<sup>17</sup> voir : *Taha Hussein : L'Appel du Karaouan, préface de Raymond Francis, lecteur à l'Université du Caire* (le roman dans la littérature arabe), édit. Denoël, Paris

est écrit par un aveugle. La cécité a été vécue comme un véritable malheur par Taha Hussein. D'autant plus qu'il s'est pris d'admiration pour un ancien Syrien du XI<sup>ème</sup> siècle, auteur de *l'Epître du Pardon*, athée ou en tout cas pas très orthodoxe, pessimiste et aveugle lui aussi (Abu-l-Ala al-Maari). Un aveugle qui n'hésite pas à proclamer: « *La cécité est une honte* ». Mais la cécité de Taha Hussein le sert sur le plan littéraire (voir ce qu'en dit Raymond Francis<sup>18</sup>). Les sensations tactiles, olfactives, auditives prennent le dessus :

« *Le son particulier de la nuit est semblable à un bourdonnement de moustique* »

« *La tiédeur des rayons s'insinue faiblement dans la chambre* »

« *Quand les odeurs de la rue deviennent terribles c'est que le soleil est à son paroxysme* »

Et la nuit du meurtre le cri terrible de Hamadi déchirant le lourd silence du désert.

On ne peut quitter Taha Hussein sans dire un mot du penseur et de l'essayiste. Ouvert sur la modernité, il est néanmoins resté croyant mais apporte aux études islamiques un certain rationalisme. Ce que les Musulmans appellent *la Grande Epreuve* est l'assassinat - par un croyant - du troisième Calife, Uthmân, successeur d'Abou Bakr et d'Umar, qui portera en germe les grandes scissions qui vont suivre. Taha Hussein étudie les faits en historien<sup>19</sup>. Ce qui l'intéresse c'est de comprendre comment le pieux, le droit et fidèle Uthmân devient, une fois Calife, un vieillard hésitant et faible et trop soucieux des intérêts de sa famille. Et d'éclairer les événements par le rappel des conditions socio-économiques de l'époque, des conquêtes à organiser et des luttes d'influence qu'elles suscitaient. Un point de vue probablement pas toujours bien compris par les gens d'al Azhar.

---

<sup>18</sup> voir : Raymond Francis : *Taha Hussein romancier*, édit. Al-Maaref, Le Caire, 1945

<sup>19</sup> voir : *Taha Hussein : La Grande Epreuve - Uthmân*, édit. Libr. Philosophique J. Vrin, Paris, 1974

En 1977 Jacques Berque sélectionne des « *pages choisies* » dans ses nombreux écrits sociologiques, littéraires, historiques et politiques, aidé par de nombreux admirateurs et traducteurs, et les fait publier par Etienne dans la prestigieuse Collection de l'Orient de Gallimard/Unesco<sup>20</sup>. Une véritable somme d'humanisme. En introduction à un chapitre intitulé *Retrouvailles d'Occident*, Jacques Berque écrit : « *Au fond de l'héritage arabe et islamique Taha Hussein aura retrouvé la communauté méditerranéenne, l'affinité gréco-latine. Il ne s'agit pas pour lui de se rallier, et encore moins de s'acculturer à l'Occident, mais de reconnaître en ce dernier des valeurs longtemps partagés avec les Arabes...* ». A méditer par les temps qui courent de soi-disant clash des civilisations...

Taha Hussein meurt en 1973 à l'âge de 84 ans. *Le Journal de Genève* titre son article nécrologique: « *Taha Hussein : un enfant aveugle devenu le guide d'une nation* ».

Pour continuer notre voyage autour de la Méditerranée, je vous propose de pousser d'abord un peu vers l'Est, jusqu'au Liban.

Andrée Chedid<sup>21</sup> qui est née au Caire et écrit en français et Elias Khoury<sup>22</sup> qui est né à Beyrouth et écrit en arabe parlent tous les deux de la guerre et moi je n'ai pas envie d'en parler. J'ai trop vu la souffrance de mes amis libanais, la honte aussi de cette folie, de ce déferlement de haine dont ils ne soupçonnaient pas l'existence. La dernière fois que j'ai été au Liban c'était pendant un moment de répit. J'ai vu le soir à l'Hôtel Carlton s'organiser une vente aux enchères de tapis persans qui appartenaient à ceux, les plus malins, qui partaient définitivement. Le lendemain, du taxi qui m'emmenait à l'aéroport, j'ai vu un gamin de 12-13 ans traverser la route. Il n'était pas plus grand que la longueur de la Kalatchnikov qu'il portait en bandoulière. Depuis je ne suis plus jamais revenu.

---

<sup>20</sup> voir : *Taha Hussein : Au-delà du Nil, présentation de Jacques Berque, édit. Gallimard-Connaissance de l'Orient*

<sup>21</sup> voir : *Andrée Chedid : La Maison sans Racines, édit. Flammarion, Paris, 1985*

<sup>22</sup> voir : *Elias Khoury : Un Parfum de Paradis, édit. Arléa, Paris, 1981*

Ce qui ne veut pas dire que je m'en suis désintéressé. C'est ainsi que j'ai lu le livre du journaliste-reporter Patrick Meney<sup>23</sup> qui essaye de comprendre comment un gentil garçon sans aucun engagement politique peut devenir une véritable machine à tuer qui opère sans état d'âme pendant plus de 11 ans. Pas n'importe qui. Un garçon qui commence à faire le coup de feu dans son quartier natal de Chiyah, puis participe avec les Palestiniens à une guerre féroce dans la montagne contre les chars syriens, combat qui se termine par des corps à corps à l'arme blanche, revient faire pendant de nombreuses années le métier de franc-tireur (depuis la guerre en Yougoslavie on appelle cela des snipers), descendant tous les mois ses dizaines de victimes - en y prenant plaisir - enfin sur décision de ses employeurs du moment, le mouvement Amal, va participer à l'attaque de ses anciens amis palestiniens à Chatila, déjà massacré quelques années auparavant par les Chrétiens alliés aux Israéliens, et c'est là qu'on va assister à une des scènes les plus pénibles : la partie de football avec un bébé vivant palestinien jusqu'à ce que sa tête va éclater contre un mur.

Beaucoup d'années plus tard Yasmina Khadra, dont je parle plus loin, tentera la même démarche : essayer de comprendre, comprendre comment un jeune de la Kasbah aimant la vie peut soudain devenir un égorgeur nocturne du G.I.A., égorgeant femmes et enfants comme on égorge des moutons. On est tous concernés. On est tous obligés de réfléchir. Marwan, le tueur de Chiyah est un être humain comme nous. Meney voit beaucoup de psychiatres, on revient à Freud. La violence est en chacun d'entre nous. On est heureux, lorsque cela devient autorisé, justifié même, de revenir à un état d'homme primitif parce que cela signifie libération de tout lien, toute contrainte. Il faut lire l'étude de Freud sur le « *malaise dans la culture* » (*Sigmund Freud : Das Unbehagen in der Kultur*). La tendance à l'agression est profondément ancrée dans la nature humaine et la culture ou civilisation est le principal obstacle au dé-

---

<sup>23</sup> voir : *Patrick Meney : Même les tueurs ont une mère, édit. La Table Ronde, Paris, 1986*

ploiement de cette agression. Le retour à l'état de primitif fait sauter toutes les règles morales qu'on s'était imposées. Personnellement j'ai un peu de mal à accepter que n'importe qui agirait de la même manière. C'est pourquoi il me semble intéressant dans l'étude de Meney de suivre l'évolution du jeune Marwan. D'abord il est jeune - 15 ans - quand il fait la connaissance de son initiateur palestinien. Ensuite c'est l'admiration du fusil, du guerrier, de son pouvoir de tuer. Vient l'entraînement au camp des Palestiniens à Baalbeck où on lui apprend tout : le maniement de toutes les armes jusqu'au lance-flammes et au bazooka, la meilleure façon de piéger quelqu'un à la dynamite et puis la lutte à l'arme blanche et la meilleure façon de tuer. Ce point me paraît important. Nous avons nous aussi, à l'armée, fait du close-combat et même si on a plus insisté sur la défense que sur l'attaque il est clair que dans ce genre d'entraînement on apprend à connaître les points sensibles du corps humain et à vaincre sa propre sensibilité, sa propre répugnance à frapper pour tuer. Puis vient l'expérience du combat dans la montagne : il apprend à se battre pour la survie. Nouvelle étape : il revient dans son quartier du Chiyah, c'est la gloire, il est puissant, tout le monde a peur de lui, il tue un voisin qu'il aimait et qui ose le critiquer. Il est devenu un héros. Et comme tireur d'élite il jouit de voir ses victimes abattues comme le chasseur (encore un primitif) qui voit son gibier culbuter.

Meney mentionne un autre facteur - et celui-là me paraît extrêmement important - c'est l'effet de groupe. Marwan fait toujours partie d'un groupe, que ce soit les Palestiniens ou Amas. C'est le groupe qui lui donne la légitimité, le libère de toute entrave. En fait le groupe le manipule, ou plutôt les chefs du groupe le manipulent, mais ça il ne le sait pas. On sait que dans la masse l'individu devient autre, revient à cet état primitif dont j'ai parlé plus haut. Je me souviens d'un vieux bouquin de la série noire ou blême où l'on décrit une scène de lynchage : on y passe d'une manière hallucinante par les différentes phases où l'individu perdu dans cette foule sent monter en lui la fureur et la soif de sang, devient une partie d'un

tout, d'une masse qui n'a plus qu'un désir : la mort. Menezy cite le sociologue Gustave Le Bon (*Psychologie des Foules*, édit. PUF) qui avait bien étudié ces phénomènes dès la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. Je l'ai lu plus tard. A l'époque je connaissais surtout la magistrale étude d'Elias Canetti (*Elias Canetti : Masse und Macht*) dont j'aurai encore l'occasion de parler.

J'ai fait la connaissance d'Amin Maalouf lors d'un dîner avec mon ami Fouad. Il venait de publier : *Les Croisades vues par les Arabes*, ouvrage salué par toute la presse parisienne. J'ai donc acheté ses publications ultérieures mais n'étais pas particulièrement convaincu de son talent.

*Samarcande*<sup>24</sup> mettait en scène Hassan Sabbah, le fondateur de l'ordre des Assassins, qui était censé rencontrer Omar Khayam, le poète, ainsi que le grand homme d'état des Seldjoukides, le grand-vizir Nizam-el-Molk. D'abord la rencontre est fort peu probable et ensuite l'histoire du Vieux de la Montagne est un sujet rabâché. Sur le plan littéraire il a déjà été traité plusieurs fois et d'une manière particulièrement brillante par l'écrivain slovène Vladimir Bartol<sup>25</sup>. Voir aussi les études de l'érudit allemand von Hammer<sup>26</sup> et celle de Bouthoul<sup>27</sup>.

*Les Jardins de Lumière*<sup>28</sup> racontent l'histoire de Mani. Or j'ai toujours été fasciné par le Manichéisme et les dualismes en général. L'idée que Dieu et le Créateur sont deux entités différentes me paraît l'explication évidente des imperfections de ce monde. Dommage que je ne sois pas croyant, je serais sûrement manichéiste ou au moins dualiste. De plus Mani avait une imagination délirante. Voir ce qu'en dit p. ex. le pasteur de l'Eglise Nationale de

---

<sup>24</sup> voir : Amin Maalouf : *Samarcande*, édit. Jean-Claude Lattès, Paris, 1988

<sup>25</sup> voir : Vladimir Bartol : *Alamut*, édit. Phébus, Paris, 1988

<sup>26</sup> voir : J. de Hammer : *Histoire de l'Ordre des Assassins*, édit. Le Club Français du Livre, 1961

<sup>27</sup> voir : B. Bouthoul : *Le Grand Maître des Assassins*, édit. libr. Armand Colin, Paris, 1936

<sup>28</sup> voir : Amin Maalouf : *Les Jardins de Lumière*, édit. Jean-Claude Lattès, Paris, 1991

Genève, Ernest Rochat<sup>29</sup> ou, mieux, Samuel Lieu<sup>30</sup> qui tient compte, dans son étude, de tous les manuscrits découverts au cours des dernières décennies. Mais tout ceci nous entraînerait bien trop loin. Il vaut mieux y revenir une autre fois.

En tout cas je trouve que Maalouf aurait pu en tirer autre chose. Quand je pense qu'il se contente de décrire Mani comme un autre Jésus plein de bonté et martyr !

Maalouf a eu le Goncourt en 1993 pour son *Rocher de Tanios*<sup>31</sup>. Mais comme j'avais été un peu déçu par ses livres précédents et que les Goncourt c'est pas mon truc, je n'ai lu son roman que beaucoup plus tard. Et j'ai eu tort. Car c'est non seulement un très beau roman mais il nous permet aussi de mieux comprendre les chrétiens du Liban et surtout les Maronites. Les Maronites comme les Coptes sont chrétiens depuis l'origine, sont donc issus de cette terre, et depuis Saladin à peu près, vivent sous la fêrue plus ou moins cruelle des Musulmans. Tout ceci a plusieurs conséquences. D'abord ils considèrent qu'ils font partie de cette partie du monde et peuvent donc sur certains sujets se sentir solidaires des Arabes et des Musulmans. Malgré tout, la vieille méfiance envers les Musulmans revient toujours. Et alors ils se tournent de nouveau vers l'Occident, sont plus ouverts à cet Occident que leurs concitoyens musulmans et en cas de grande difficulté considèrent que cet Occident est leur dernier refuge et leur protecteur.

On sait que le Liban est formée d'une mince bande côtière derrière laquelle se dresse le Mont Liban, la *Montagne* dans le roman de Maalouf, puis vient la plaine de la Bekaa encadrée de l'Anti-Liban. La Montagne a été le refuge non seulement des Maronites mais aussi des Druzes, une secte musulmane persécutée. La coexistence entre Maronites et Druzes n'a pas toujours été aussi bonne que pourrait le laisser croire l'histoire de Tanios. Au contraire il y a

---

<sup>29</sup> voir : Ernest Rochat : *Essai sur Mani et sa Doctrine*, édit. Georg et Cie, Genève, 1897

<sup>30</sup> voir : Samuel N. C. Lieu : *Manichaeism in the later Roman Empire and Medieval China*, édit. J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), Tubingen, 1992

<sup>31</sup> voir : Amin Maalouf : *Le Rocher de Tanios*, édit. Grasset, Paris, 1993



souvent eu d'affreux massacres entre les deux populations, pas forcément pour des questions de religion mais plutôt pour des questions de pouvoir. Comme le roman le montre très bien le système était tout à fait féodal. Chaque village ou groupe de villages avait son cheik. Chez les Druzes il y avait de terribles bagarres entre familles dont certaines s'alliaient quelquefois à des chrétiens contre d'autres familles druzes. Au-dessus il y avait un émir de la Montagne qui était d'ailleurs souvent chrétien. Et au-dessus, bien sûr, un Pacha, de Syrie ou d'Égypte, et au-dessus encore la Sublime Porte.

A l'époque à laquelle se passe le roman, c. à d. entre 1830 et 1840, l'émir de la Montagne est un Chehab, Bachîr II, et le Pacha est le Vice-Roi d'Égypte, Mehmet Ali, qui aimerait tailler des croupières dans l'empire ottoman et qui est soutenu par les Français. Mais les Anglais veillent, soutiennent les Ottomans et les Druzes et l'émir est exilé, comme il est dit dans le roman, à Malte. Après la chute de Bachîr II il y a eu beaucoup d'instabilité au Liban. Vers les années 1860 des massacres de chrétiens scandalisent l'Occident qui va finir par intervenir. Finalement, c'est après le démembrement de l'empire ottoman qui suit la première guerre mondiale que la France reçoit son fameux mandat. L'équilibre confessionnel est un sujet délicat lorsqu'on définit les organismes qui vont gouverner le Liban depuis le début du mandat jusqu'à la constitution de la République libanaise après la deuxième guerre mondiale. En 1932 on effectue un des rares recensements sérieux au Liban. On trouve que les Chrétiens sont 396000 sur une population totale de 793000 (et les Druzes ne sont que 53000). Et dans la chambre libanaise de 1943 les chrétiens ont la majorité. Après cela la question devient tabou. A toutes les questions que je pose lors de mes séjours au Liban concernant les nombres respectifs des communautés on me répond : on ne sait pas. Et il n'y aura plus de recensement.

Après la guerre tout ce subtil équilibre est rompu. Ce sont les chrétiens en majorité qui sont partis. Les Chiïtes se sont multipliés. La dernière estimation donnée par le New York Times en 1984 donne 1 million de Chiïtes contre 600000 Sunnites seulement ! Et

les Chrétiens ne représenteraient plus que 40% de la population totale.

Tout ceci pour dire que la Montagne libanaise, dont un pan tombe dans la mer, n'est pas seulement enracinement mais appelle également au voyage. Au voyage ou à l'émigration. L'auteur du ***Rocher de Tanios***, après avoir fini de raconter son histoire, va s'asseoir lui-même sur le rocher mythique : « *Derrière mon épaule, la montagne proche. A mes pieds la vallée d'où monteraient à la tombée du jour les hurlements familiers des chacals. Et là-bas, au loin, je voyais la mer, mon étroite parcelle de mer, étroite et longue comme une route* ». La route d'Ulysse, la route des Phéniciens. La Méditerranée, encore et toujours.

Ma bibliothèque n'est pas très riche en écrivains maghrébins. Peut-être n'ai-je pas éprouvé le besoin de me plonger dans cette littérature parce que j'estimais avoir déjà une bonne connaissance de ces pays. Le Maroc est le pays de naissance d'Annie. J'ai fait la guerre – à mon corps défendant – en Algérie. On a passé des vacances dans tous ces pays. Même en Algérie après la guerre : Le beau-frère de notre ami Bob avait été nommé à Bône par Air France et nous avait invités. On a visité la côte Kabyle et les Aurès, visité des cimetières où les tombes des pieds noirs étaient retournées, bu du vin en le cachant sous la table et connu les fameuses ruptures de stock (aspirine, eaux minérales, etc.) caractéristiques de l'économie planifiée que l'Union soviétique avait inculquée aux jeunes que le FLN y avait envoyés pour devenir les futurs cadres du pays.

Mais j'ai aussi voyagé dans ces pays pour le travail. En Algérie j'ai rendu visite à une cimenterie et j'ai eu beaucoup de sympathie pour le Directeur qui avait reçu sa formation, lui aussi, dans un pays de l'Est et qui n'avait qu'une envie c'était de bien faire et d'apprendre quelque chose de l'Occident, flanqué qu'il était de deux coopérants russes qui n'avaient qu'un souci : obtenir plusieurs exemplaires de mes catalogues pour pouvoir les envoyer à Moscou.

Cela m'a fait penser au dicton sur les Nord-Africains, certainement inventé par les Français, qui disait que le Marocain était le soldat, l'Algérien l'homme et le Tunisien la femme. L'Algérien, je l'ai toujours considéré comme quelqu'un de sérieux, d'appliqué, de besogneux. Le Directeur de la cimenterie en était le parfait exemple.

Que le Marocain était fier c'était certain. Il avait de quoi d'ailleurs. Il pouvait être fier de son histoire (après tout ce sont eux qui ont conquis l'Espagne), de son pays qui est magnifique, de sa culture, de sa gastronomie. C'était un pays dont j'ai été longtemps amoureux. Il y avait un écrivain marocain, à l'époque, Chriss Draïbi, qui écrivait en français, et qui s'était fait remarquer par sa révolte contre les traditions et le droit absolu des pères sur les fils. Je pensais à lui, l'autre jour, lorsque nous avons assisté à Fameck où se tient tous les ans un festival du cinéma arabe à la présentation par un homonyme, un autre Draïbi, d'un film sur trois femmes marocaines en révolte contre le machisme ambiant. Il y a 40 ans c'était la révolte des garçons, maintenant c'est au tour des filles. Nous adorons, Annie et moi, nous rendre tous les ans à ce festival qui est organisé dans une maison de la culture, dans un quartier difficile, grâce à beaucoup de bonnes volontés locales, donnant une certaine fierté aux beurs lorrains et où nous avons ri aux histoires de Fellagh. Les gens d'Afrique du Nord, pieds noirs comme musulmans, font une passerelle entre nous et le monde arabe, notre voisin. Cette culture nous appartient un peu, à nous Français. Les Merguez, le couscous, le raï, l'humour berbère, la joie de vivre et la dignité d'une vieille civilisation.

Quant au Tunisien, toujours affable, quand on se promène le soir dans les rues d'Hammamet et qu'on rencontre nombre d'hommes avec un jasmin coincé derrière l'oreille, un jasmin dont le parfum envahit la nuit, on ne peut s'empêcher de penser que Rome n'a pas réussi à exterminer tous les Carthaginois (rappelez-vous : Carthago delendum est) et que les Phéniciens ont laissé quelques traces dans le pays.

*La Terre des Passions Brûlées*<sup>32</sup> de l'écrivain tunisien Béchir Khraïef est encore un très beau roman publié par Jean-Claude Lattès. Une fois de plus on ne peut que regretter que cette collection se soit arrêtée si tôt. C'est un roman tragique qui se passe dans le sud tunisien, le pays des oasis et des phosphates. Il se compose de trois histoires : celle de la mère, Khadidja, victime de la bagarre entre son frère et son mari, celle du fils, Mekki, leader syndical lors des émeutes dans les mines mais qui se laisse aller à la débauche, et celle de sa cousine, Atra, qui veuve de Mekki, aura une nuit d'amour, une seule, sur une terrasse, baignée des sons d'une chanson lancinante, au loin, avant de finir dans le désespoir et la mort.

Cela me fait penser à un autre très beau livre, celui d'un Irakien. Je sais, l'Irak est bien loin de la Méditerranée. Mais j'en parle quand même. D'abord parce que c'est le livre qui a ouvert la Collection arabe de Jean-Claude Lattès, ensuite parce que, une fois de plus, on y décrit le drame de la femme, et puis parce que j'ai envie d'en parler, parce que c'est un vrai chef d'œuvre et que personne ne semble connaître son auteur en France. Ce livre c'est : *Les Voix de l'Aube*<sup>33</sup> de l'Irakien Fouad al-Takarli. Tout se joue en vase clos à l'intérieur d'une de ces vastes maisons arabes entourant complètement une cour intérieure. Une fille arrive de la Province. Le fils aîné en tombe éperdument amoureux et l'épouse. Lors de la nuit de noces, il découvre qu'elle n'est plus vierge. Malheureux, choqué, il s'enfuit. Un ressort dramatique entièrement lié aux mœurs islamiques. Mais un drame traité avec beaucoup de modernité. Dans le style d'abord. Chaque épisode est raconté par un protagoniste différent, la fille, le garçon, mais aussi par d'autres témoins, le jeune frère surtout. Dans l'accent mis aussi sur l'impossibilité de communiquer entre les êtres. La fille clame son innocence (violée dans sa jeunesse), n'y comprend rien, souffre puis se durcit. Chez le garçon, au contraire, l'amour, la tendresse prennent progressivement le dessus

---

<sup>32</sup> voir : *Béchir Khraïef : La Terre des Passions Brûlées, édit. Jean-Claude Lattès, Paris, 1986*

<sup>33</sup> Voir : *Fouad al-Takarli : Les Voix de l'Aube, édit. Jean-Claude Lattès, 1985*

sur la rancœur, mais lorsqu'il veut revenir, il est trop tard. Il meurt dans les émeutes qui renversent Kacem, et la fille ne saura jamais rien de son repentir. On l'a vu : la situation de la femme, la misère du sexe sont les grands thèmes que l'on retrouve souvent dans toute cette littérature arabe d'aujourd'hui. C'est le cas chez les Egyptiens Youssef Idris et Sonallah Ibrahim comme chez le Tunisien Béchir Khraïef. C'est le terrible drame de *l'Appel du Karaouan* de Taha Hussein. Et puis voyez dans la trilogie de Mahfouz quel est le rôle de la mère : celui d'une bonniche enfermée dans sa maison, tout juste bonne pour enlever les babouches de son mari lorsqu'il rentre le soir noyé dans les vapeurs de l'alcool et les senteurs de l'almée. Quand on entend les intégristes d'Alger clamer que l'Islam donne toute sa dignité à la femme, leur propre littérature leur donne la vraie réponse : l'Islam intégriste est le tombeau de la femme.

*Polygone Etoilé*<sup>34</sup> de Kateb Yacine est plutôt indigeste à lire. Poétique mais indigeste. C'est un livre qui vient de la bibliothèque de mon père. Je me demande ce que lui, le rationnel, a pu penser de ce bouquin. Mais je le mentionne quand même car pour les écrivains algériens francophones d'aujourd'hui (il en reste) Yacine et le poète Feraoun restent l'exemple, les grands anciens. Kateb Yacine, après l'Indépendance, affirme : « *le français est mon butin de guerre* ».

Et puis on a vu réapparaître un écrivain algérien francophone. La publication des enquêtes du commissaire Llob a constitué un événement (voir : *Yasmina Khadra : Morituri* et *Double Blanc* aux Editions Baleine, Paris en 1997 et *L'Automne des Chimères* en 1998). L'auteur avait visiblement quelque chose à dire. Il semblait avoir été directement impliqué, même s'il apparaissait sous le nom d'une femme. Il crie son horreur des crimes commis par les fous de Dieu mais fustige aussi toute la Maffia politico-financière qui en tire profit. Bien sûr Llob, un juste, est abattu à la fin du dernier épisode, et pas seulement pour des raisons littéraires

---

<sup>34</sup> voir : *Kateb Yacine : Le Polygone Etoilé, édit. Seuil, Paris, 1966*

mais parce que les Justes dans ce genre de situations ne peuvent survivre. Dans *A quoi rêvent les loups*<sup>35</sup>, il fait la même recherche que Meney à propos de la guerre du Liban : comment, par quel cheminement, un jeune homme ordinaire peut-il sombrer dans la folie meurtrière ? L'engrenage est parfaitement décrit. Une fois pris il n'y a plus de retour possible. Les émirs veillent.

Dans *l'Écrivain*<sup>36</sup> Yasmina Khadra se découvre : c'est un homme, un militaire. L'histoire est assez émouvante. Très jeune, son père, un ancien de la guerre de libération, avec lequel il est pourtant très lié, le place dans une école de cadets et abandonne sa mère. Le garçon dans ce milieu très dur trouve pourtant sa vocation : découverte de la langue française, volonté de devenir un écrivain. Ce qui ne l'empêche pas de faire une carrière militaire. Il était donc en première ligne pour voir les horreurs décrites dans ses livres.

Aujourd'hui il est de bon ton dans certains milieux de gauche français de mettre dans le même sac les militaires et les islamistes, le gouvernement et le GIA. Cela me choque profondément, même si Y. B., un journaliste opposant, semble aller dans ce sens, mais ses explications sont tellement aberrantes, tellement tirées par les cheveux (il revient aux sectes ismaélites, aux assassins du Vieux de la Montagne, etc.) qu'elles se détruisent elles-mêmes<sup>37</sup>. L'Armée allant égorger des villages entiers pour faire croire que ce sont les Islamistes, cela me paraît totalement absurde et impossible. Je suis intimement persuadé que Yasmina Khadra est un homme foncièrement honnête et fiable. Or voici ce qu'il écrit dans *le Monde* du 13 mars 2001: « *Je déclare solennellement que, durant huit années de guerre, je n'ai jamais été témoin, ni de près ni de loin, ni soupçonné le moindre massacre de civils susceptible d'être perpétré par l'Armée. Par contre, je déclare que l'ensemble des massacres dont j'ai été témoin et sur lesquels j'ai enquêté portent une seule et même signature : les GIA. Les victimes sont des vieillards, des*

---

<sup>35</sup> voir : Yasmina Khadra : *A quoi rêvent les loups*, édit. Julliard, Paris, 1999

<sup>36</sup> voir : Yasmina Khadra : *L'Écrivain*, édit. Julliard, Paris, 2001

<sup>37</sup> voir : Y. B. : *L'Explication*, édit. J.C. Lattès, Paris, 1999

*femmes, des enfants et des nourrissons, surpris dans leur misère la plus accablante et massacrés avec une férocité absolue - des bébés embrochés, frits et brûlés vifs. De telles horreurs ne peuvent être commises que par des mystiques ou des forcenés ; en tout cas par des monstres qui ne pourront jamais plus réintégrer la société et prétendre à la reprise d'une vie normale. Pour atteindre un tel degré de barbarie, il faut impérativement avoir divorcé d'avec Dieu et les hommes. Les soldats que j'ai connus dans le maquis gardent encore la foi ».*

Bizarrement, au moment même où le commissaire Llob enquête à Alger, de l'autre côté de la Méditerranée, à Marseille, un autre flic, Fabio Montale, se bat avec le fanatisme islamiste lui aussi mais également avec le Front National et la Maffia (voir : **Jean-Claude Izzo : Total Khéops, Chourmo, et Solea** aux Edit. Gallimard-Série Noire, Paris, 1995-98). Il n'en échappera pas vivant lui non plus. C'est au moment où l'on a annoncé sa mort que j'ai appris l'existence de Jean-Claude Izzo, un écrivain bourlingueur ami de Le Bris, co-animateur du festival de Saint Malo, un Marseillais italo-espagnol communiste, anarchiste, pessimiste, venu à la littérature sur le tard, amoureux fou de Marseille, seule ville de la Côte vraiment ouverte sur le large, sur la Méditerranée, « *un lieu où n'importe qui, de n'importe quelle couleur, pourrait descendre d'un bateau ou d'un train, sa valise à la main, sans un sou en poche, et dire : je suis chez moi* ». Il a d'ailleurs également écrit un recueil de nouvelles à la gloire de la Méditerranée (**Vivre fatigue**, Librio, 1998). L'image que Jean-Claude Izzo donne de Marseille ressemble beaucoup à celle donnée par ce cinéaste, au nom arménien, Guédéguian, qui film après film, avec toujours les mêmes acteurs, décrit ces gens simples de toutes origines qui se battent avec la vie et font preuve d'une énorme solidarité entre eux. C'est une image bien sympathique.

Le policier d'Izzo ressemble probablement beaucoup à Izzo lui-même, avec ses utopies et ses désillusions, mais aussi avec sa sensualité, son amour des femmes et de la bonne bouffe, et sa passion pour la pêche et les calanques. Il ressemble aussi, bien sûr, à

Pepe Carvalho, le détective de Montalban, connu surtout à cause de ses recettes extraordinaires dont il orne ses aventures, amoureux d'une prostituée, anarchiste lui aussi, fanatique lui aussi de sa ville natale, Barcelone, et un peu fou comme tous les Catalans, puisqu'il brûle, suprême sacrilège à mes yeux, un à un, tous les livres de sa bibliothèque. Mais les Catalans sont tous un peu fous, c'est ce qui fait le charme de Barcelone, une ville certainement moins ouverte sur le large que Marseille.

Mais où pourrait-on trouver, dans le monde, une ville qui laisserait un génie tel que Gaudi libre de concrétiser toutes ses élucubrations architecturales, dans les parcs, dans les maisons, et même dans ce fol édifice de la Saint Famille ? C'est comme si la Ville de Paris ou l'Evêché de Paris avait confié au facteur Cheval la réalisation de Notre Dame. Ce serait quand même autre chose que le Musée Pompidou ! Moi, en tout cas, chaque fois que je suis à Barcelone et que j'ai un peu de temps - mais hélas cela n'arrive pas souvent - je ne manque pas d'aller rêver devant l'oeuvre inachevée, mais toujours en construction, de Gaudi.

Après Marseille et Barcelone je vous propose de continuer notre voyage en Méditerranée et de nous arrêter en un endroit qui est un véritable melting pot méditerranéen puisqu'il a vu arriver successivement Grecs, Romains, Byzantins, Normands, Arabes et Espagnols : la Sicile. Le premier écrivain sicilien qui me vient à l'esprit est bien entendu Pirandello, un écrivain qui est toujours resté ancré dans son pays natal, à Agrigente où il est né en 1867, même s'il a déménagé à Rome après ses premiers succès (pour ses liens avec la grande île, voir les livres qu'y ont consacré le préfacier et commentateur de ses *Nouvelles*, Georges Piroué<sup>38</sup>, ainsi que le grand écrivain italien Sciascia<sup>39</sup>). Je ne parlerai pas de son théâtre, véritable révélation pour moi et pour Annie, lorsque nous avons vu pour la première fois la troupe des Pitoëff jouer cette pièce sublime,

---

<sup>38</sup> voir : *Georges Piroué : Pirandello, Sicilien Planétaire, édit. Denoël, Paris, 1988*

<sup>39</sup> voir : *Leonardo Sciascia : Pirandello et la Sicile, édit. Bernard Grasset, Paris, 1980*



les *Six Personnages en Quête d'Auteur*. Un plaisir intellectuel tellement jouissif de voir le créateur et ses créatures dialoguer ensemble et le créateur perdre son pouvoir sur ses créatures comme l'apprenti sorcier de Goethe. Il n'y a que Nabokov avec ses histoires à deux ou trois niveaux (voir *Pale Fire*) dont l'un au moins est celui de la folie, qui est capable de procurer un plaisir de cette nature. Folie que l'on trouve dans l'autre chef-d'œuvre de Pirandello : *Henri IV*, pas le nôtre, non, l'Empereur fou de l'Allemagne du Moyen-Age, un Empereur peut-être fou, peut-être pas ou peut-être simplement fou lucide comme le pouvait être la propre femme de Pirandello, suffisamment lucide pour blesser là où cela fait mal. Car pour Pirandello son foyer était devenu un véritable enfer, sa femme d'abord maladivement jalouse devenant carrément paranoïaque jusqu'à la folie irrémédiable, un foyer qu'il ne fuira pourtant jamais parce que, comme il le dit dans son discours en l'honneur de son maître Verga, le foyer domestique lui est, comme pour tous les Siciliens, la chose la plus sacrée du monde. « *Mort et damnation à qui le trahit, à qui l'oublie* ». Mais je ne parlerai plus de son théâtre. Il en faudrait des pages. Et le temps m'est compté.

Je ne parlerai pas non plus de ses romans. Encore que chacun d'eux vaudrait la peine d'être commenté. *La Dernière Séquence*<sup>40</sup> met en scène ses thèmes favoris : dédoublement de la personnalité, folie, incommunicabilité. Et Romilda la femme de *Feu Mathias*<sup>41</sup> se retrouve à la fin de l'histoire avec deux maris comme la *Doña Flor* d'Amado sauf que ses deux maris sont bien en chair et en os.

*Les Vieux et les Jeunes*<sup>42</sup> est un roman un peu à part, un roman historique assez classique et qui m'intéresse puisqu'il s'agit de l'histoire de la Sicile. On sait que la Sicile ne fut rattachée à l'Italie qu'en 1860 à la suite du débarquement des Mille avec Gari-

---

<sup>40</sup> voir : *Luigi Pirandello : La Dernière Séquence, édit. Balland, Paris, 1985*

<sup>41</sup> voir : *Luigi Pirandello : Feu Mathias Pascal, édit. Calmann-Lévy, Paris, 1982*

<sup>42</sup> voir : *Luigi Pirandello : Les Vieux et les Jeunes, édit. Denoël, Paris, 1982*

baldi et d'un plébiscite triomphal qui chassait définitivement les Bourbons. Cette histoire est racontée au jour le jour par Alexandre Dumas dans le journal *La Dépêche* en France<sup>43</sup>. L'amitié entre Alexandre Dumas et Garibaldi est d'ailleurs merveilleuse. Elle me rappelle la fameuse relation dont j'ai parlé ailleurs à propos de *Diadorim* (de l'écrivain brésilien João Guimarães Rosa) et de *l'Homme à Cheval* (de Drieu la Rochelle), relation entre celui qui fait l'épopée et celui qui la chante. Encore qu'Alexandre Dumas a l'air de pas mal participer à l'action : Garibaldi débarque à Palerme le 27 mai. Dumas le rejoint le 10 juin. D'ailleurs à Gênes il écrit : « *Il y a des hommes que je crois capables de tout. Garibaldi me dirait : Je pars demain pour prendre la lune, je lui répondrais : c'est bien partez ; seulement, écrivez-moi aussitôt que vous l'aurez prise, et indiquez-moi par un petit post-scriptum, comment je dois faire pour aller vous retrouver* ». Il lui procure des armes et des munitions, prend d'autres risques d'autant plus qu'à Naples, où il a déjà dû intervenir dans le temps en faveur de l'Italie et contre les Bourbons, il traîne une condamnation à 4 ans de galères. Après la prise de Messine le 28 août ils entrent pratiquement en même temps d'une manière triomphale à Naples.

Dans ce dernier roman de Pirandello (on peut dire que c'est son dernier car il y a continuellement travaillé et la dernière version date de 1931 c. à d. 3 ans avant sa mort), on voit déjà apparaître les grands problèmes de la Sicile : les aristocrates et le clergé opposés aux libéraux et aux socialistes ; les vieux qui étaient plutôt favorables aux Bourbons, opposés aux jeunes, intéressés à l'ouverture au monde moderne représenté par Rome et par la politique. On y voit aussi le pouvoir des grands propriétaires terriens et celui, relativement nouveau des exploitants des mines de sel et de soufre que l'on va retrouver dans les *Nouvelles*<sup>44</sup>.

---

<sup>43</sup> voir : *Alexandre Dumas : Mémoires de Garibaldi et Les Garibaldiens, édit. A. Le Vasseur et Cie., Paris*

<sup>44</sup> voir : *Luigi Pirandello : Nouvelles pour une Année, introduction G. Piroué, édit. Gallimard, Paris, 1972, 73, 1988 et 1992*

Les *Nouvelles* sont intéressantes dans la mesure où elles nous permettent de comprendre un peu mieux cette Sicile que nous cherchons à appréhender ici. Car plus de la moitié des nouvelles se passent en Sicile. Les autres en majorité à Rome ou en Italie du Sud. Les nouvelles siciliennes montrent une société bien rigide pour ne pas dire arriérée. La première nouvelle déjà, *le Châle noir*, raconte l'histoire d'une femme qui se sacrifie pour son frère, un frère qui n'hésite pas une seconde à l'obliger à se marier avec son violeur, un être fruste, le fils du métayer, une histoire qui se termine par un suicide. On se croirait dans un roman de la terre d'Islam. Mais l'oppression est aussi sociale, économique, coutumière. On dirait que la longue histoire pèse sur tous. Le Sicilien est résigné. Avec une certaine noblesse pourtant. Il cherche à arranger les choses. Il s'adapte. Il chicane (il a probablement une vieille culture juridique latine derrière lui). Mais il peut aussi être dur, têtu, agressif. Il peut être rapace. Mais par-dessus tout la tradition, la culture ancestrale, l'honneur, et déjà la loi du silence. Ce qui n'empêche d'ailleurs pas l'humour.

Pirandello montre une autre face de son génie avec ces nouvelles. C'est un vrai conteur même s'il a l'ambition d'être autre chose : quelqu'un qui explique, raisonne, philosophe. Il recherche les failles, les tordus, les hurluberlus. Il a un sens incroyable du dialogue (évidemment pour l'homme de théâtre qu'il est cela paraît assez logique). Il a le sens du tragique. La mort est omniprésente. Et les passions n'ont jamais rien d'érotique.

Verga était l'aîné de Pirandello. Il était né à Catane en 1840. C'est un très grand écrivain et, malheureusement, un peu méconnu. Pirandello le considérait comme son maître car c'est lui qui, avec son ami, Luigi Capuana, un autre Sicilien, avait inventé le *vérisme*, en fait un naturalisme à la suite de Flaubert qui a évolué, comme en France avec Maupassant et Zola ou en Suisse avec Ramuz vers la description réaliste de populations simples de paysans, ouvriers,

pêcheurs, avec leurs façons particulières de se comporter et de s'exprimer souvent en dialecte ou avec des dictons ou des expressions toutes faites. Verga<sup>45</sup> est beaucoup plus sombre que Pirandello. Il décrit le système féodal qui réduit le peuple, les bergers, les journaliers, les saisonniers, les paysans à un véritable esclavage. Il décrit la dureté des coeurs, même celle des gens d'église. Dans *Nedda* le curé condamne la pauvre fille parce qu'elle ne tient pas le deuil (elle n'a pas le temps, devant rembourser sa dette), parce qu'elle travaille le dimanche (à raccommoier ses pauvres hardes). Il décrit les plaines écrasées de soleil où a lieu le duel à mort de *Cavalleria Rusticana* (celui de l'Opéra de Mascagni). Il décrit les malheurs du ciel : la malaria qui infeste les terres de l'intérieur (voir *Nedda* et *Malaria*), le choléra, les naufrages en mer (voir *les Malavoglia*). Il dénonce l'administration : la police, la justice, les notaires, les fonctionnaires qui tous prennent le parti des riches et des puissants. On est étonné de voir toute cette pauvreté alors qu'aujourd'hui quand on roule sur ces autoroutes qui traversent tout l'intérieur de la Sicile perchées sur des piliers en béton (pour ne prendre qu'un minimum de terre agricole), des autoroutes qui ont dû rapporter gros à la Mafia, et qu'on voit se dérouler à perte de vue ces champs de blé ou ces orangers et ces citronniers en fleurs. Moi ce qui me frappe le plus dans l'histoire des *Malavoglia*<sup>46</sup> (reprise au cinéma par Visconti, voir : *La Terre tremble*), c'est la dureté entre pauvres eux-mêmes. On n'y trouve guère cette solidarité entre prolétaires, entre mineurs p. ex. décrite par Zola et qui, j'en suis sûr, correspond à la réalité. Il faut croire que cette solidarité ne peut exister que lorsqu'on fait partie d'un groupe dont les membres travaillent ensemble et sont exploités par la même entité un peu impersonnelle. A la campagne il faut plaire au propriétaire sinon on est définitivement exclu. Et lorsque l'instinct de propriété s'en mêle,

---

<sup>45</sup> voir : *Giovanni Verga : Nouvelles Siciliennes, édit. Denoël, Paris 1976*

<sup>46</sup> voir : *Giovanni Verga : Les Malavoglia, édit. Gallimard, Paris, 1988*. Voir aussi l'autre roman majeur de l'écrivain : *Giovanni Verga : Mastro - Don Gesualdo, édit. Gallimard, Paris, 1991*

même quand il ne s'agit que d'un bateau de pêche ou d'un petit lopin de terre, l'instinct de solidarité fuit au loin.

Verga a eu une fin de vie triste. Il n'a jamais terminé sa série de romans commencée en 1881 avec *les Malavoglia* et qui devait s'appeler *les Vaincus* (tout un programme !). Vaincu lui-même il s'arrête d'écrire en 1906 (alors qu'il ne meurt qu'en 1922). Son oeuvre vériste n'a eu aucun succès à l'époque. Seul Pirandello l'a célébrée. Aujourd'hui on le considère comme un des fondateurs de la littérature italienne moderne.

Tout le monde connaît *le Guépard*<sup>47</sup> à cause du film de Visconti. C'est encore une autre facette de la Sicile qu'on y décrit. Celle d'un monde qui finit, celui d'une certaine aristocratie et d'un style de vie et d'un monde qui monte, celui des affaires et de l'argent. Alain Delon dont l'origine est plutôt plébéienne était superbe dans ce rôle.

Après la Sicile arrêtons-nous un instant dans une autre île : la Sardaigne. Le livre de Satta, *le Jour du Jugement*<sup>48</sup>, est une autre saga magistrale qui ne parle pas seulement du héros central, le notaire dont le nom ressemble drôlement à celui de l'auteur, Don Sebastiano Sanna, mais aussi de Nuoro, l'antique chef-lieu du centre de l'île et de ses notables, ses bergers, ses gens d'église, ses prostituées, ses instituteurs et tutti quanti. Satta ne décrit pas seulement. Il juge aussi. Et rapporte des faits réels. Visiblement il puise dans ses souvenirs (grand juriste, professeur d'université, il ne vient à la littérature que sur le tard et son livre n'est publié qu'après sa mort). Et une fois de plus on voit la dureté de la vie et des êtres, une société sclérosée, une humanité livrée à la passion et à la haine. L'existence dans les îles est dure aux malheureux.

Je me souviens de Nuoro. Nous avons passé des vacances heureuses en Sardaigne, d'abord au Club à Caprera, l'île de Garibal-

---

<sup>47</sup> voir : *Giuseppe Tomasi di Lampedusa : Le Guépard, Club des Editeurs - Seuil, Paris, 1959*

<sup>48</sup> voir : *Salvatore Satta : Le Jour du Jugement, édit. Gallimard, Paris, 1981*

di (proscrit à Caprera il voyait tous les jours, nous dit Alexandre Dumas, l'île inculte et rocheuse de la Maddalena de sa prison, l'achète après avoir fait un héritage, y construit sa maison et y est enterré aujourd'hui), puis en campant à la sauvage sur ses côtes. De Nuoro je me rappelle les rues étroites, les femmes en noir, les hommes au chômage appuyés contre les murs, silencieux, et le siège imposant et couvert d'affiches du Parti Communiste. Toute la Sardaigne est couverte de grands rochers blancs, en contraste total avec notre île de Beauté. C'est une île splendidement sauvage. Pourquoi ses habitants ne le seraient-ils pas ?

*Padre Padrone*<sup>49</sup> est l'histoire véridique d'un professeur d'université, lui aussi, (en linguistique), mais qui a été un berger illettré et qui a ignoré l'italien jusqu'à l'âge de 20 ans. Son père était un patriarche, un véritable tyran domestique, rapace et violent. C'est un document dont la valeur est d'abord ethnologique. D'ailleurs les frères Taviani en ont tiré un film. Peut-être vous souvenez-vous d'une scène particulièrement dramatique : le gel de l'oliveraie. Mais c'est encore un témoignage de ce blocage de la société, de la rigidité des classes sociales et de l'impossibilité de sortir de son état (le cas de Ledda est évidemment tout à fait extraordinaire et son élévation n'a été rendue possible que grâce à l'armée et à l'intelligence et la volonté de l'individu en question).

C'est par la Grèce que nous allons terminer notre tour de la Méditerranée. Et c'est bien ainsi. Le retour aux sources. Même si ce qui caractérise la Grèce d'aujourd'hui c'est d'abord son appartenance au monde orthodoxe. La Grèce antique, elle, est loin. Gobineau<sup>50</sup> ironise sur les désillusions des Philhellènes du siècle dernier, venus au secours des Grecs qui cherchaient à se libérer de l'emprise ottomane (dont Lord Byron qui n'en reviendra pas vivant), et qui

---

<sup>49</sup> voir : *Gavino Ledda : Padre Padrone, l'éducation d'un berger sarde, édit. Gallimard, Paris, 1977*

<sup>50</sup> voir : *Comte de Gobineau : Deux Etudes sur la Grèce Moderne : Capodistrias - Le Royaume des Hellènes, édit. Plon-Nourrit, Paris, 1905*

découvrent qu'ils sont devenus des Orientaux, divisés, pillards, et qui n'ont pas la moindre idée de la Démocratie inventée par leurs ancêtres. Il en est de toute façon de même des autres grandes civilisations antiques. Il n'y a qu'un Mussolini pour croire qu'il peut faire revivre l'esprit de la Rome antique dans l'Italie contemporaine. La Grèce n'a pas été envahie comme Rome par les barbares Germains mais par les encore plus barbares Slaves. C'est vague après vague que les Slaves ont déferlé sur les Balkans aux VIème et VIIème siècles. Les Grecs du continent ont été laminés, repoussés vers les montagnes inaccessibles ou vers les rivages. Même la Crète a été envahie. Il y a des ethnologues<sup>51</sup> qui sont allés jusqu'à prétendre que les Grecs d'aujourd'hui sont tous de souche slave. C'est certainement aller trop loin. Pourtant Francis Conte<sup>52</sup> qui retrace l'histoire de ces invasions slaves rapporte les paroles d'un dignitaire de l'Eglise Orthodoxe de l'époque: « *Pendant 218 ans pas un Romain (entendez par là un Byzantin) n'a pu mettre le pied dans le Péloponnèse* ». Et les linguistes<sup>53</sup> disent qu'il y a encore près de 300 mots d'origine slave dans la langue grecque moderne. Ce qui est d'autant plus remarquable que le Grec ancien n'a jamais intégré aucun mot étranger, les Grecs étant bien trop persuadés de leur suprématie culturelle (sauf quelques mots militaires latins car dans ce domaine ils étaient bien obligés de reconnaître la supériorité romaine). Conviction d'ailleurs partagée par les Romains. La langue grecque était enseignée à Rome, pratiquée par tous les gens cultivés et souvent même utilisée pour écrire (Marc Aurèle p. ex.).

Quand je dis monde orthodoxe je pense bien sûr à Byzance. Georges Ostrogorsky<sup>54</sup>, Professeur d'université à Belgrade est l'auteur d'une brillante étude sur Byzance, qui se base à la fois sur

---

<sup>51</sup> voir : *Georges Cerbelaud Salagnac : Les Origines Ethniques des Européens, Librairie Académique Perrin, Paris, 1992*

<sup>52</sup> voir : *Francis Conte : Les Slaves, aux origines des civilisations d'Europe centrale et orientale (VIème - XIIIème siècles), édit. Albin Michel, Paris, 1986*

<sup>53</sup> voir : *A. Meillet : Aperçu d'une histoire de la langue grecque, édit. Hachette, Paris, 1930*

<sup>54</sup> voir : *Georges Ostrogorsky : Histoire de l'Etat Byzantin, édit. Payot, Paris, 1996*

des sources orientales et occidentales. Byzance, nom d'ailleurs inconnu à Constantinople (les Byzantins se désignaient sous le nom de Romains et appelaient les sales Romains d'Occident des Latins), est pour Ostrogorsky une synthèse de trois principes : structure romaine de l'Etat, culture grecque et foi chrétienne. Il n'est pas étonnant qu'après la conquête turque et musulmane ce soit le facteur religion qui finisse par signifier à lui seul la survivance de Byzance, une religion qui est en même temps vécue comme une identité grecque et qui permettra beaucoup plus tard la renaissance d'un sentiment national.

Cette identité se définit d'ailleurs comme opposée à l'Occident. Ostrogorsky rapporte que dans les derniers jours de Constantinople, alors que les Ottomans contrôlaient déjà toutes les possessions territoriales en-dehors de la ville même, Constantin XI, le dernier empereur, plaçait malgré tout ses derniers espoirs dans l'aide de l'Occident et faisait appel à Rome. En décembre 1452, c. à d. 6 mois avant la catastrophe finale, un cardinal vient célébrer la messe à Saint Sophie. Dans les rues la populace manifeste son désespoir et sa haine. Un haut fonctionnaire exprime le sentiment général : « *Plutôt voir le turban turc au milieu de la ville que la mitre latine !* » Au moment même où Constantinople tombe, Ivan III, le libérateur des terres russes de l'emprise mongole, épouse Zoé-Sophie Paléologue, la nièce du dernier empereur de Byzance et adopte l'aigle à deux têtes de l'empire défunt (un aigle qui vient de loin puisqu'il était déjà l'emblème de Chaldée). Il ne faut donc pas s'étonner que Moscou soit considérée par tous les orthodoxes comme la troisième Rome et que lorsque l'Europe unie s'attaque à la Serbie, la Grèce (à la fin du XXème siècle !) fasse encore connaître son désaccord.

Mais l'Orthodoxie n'est pas seulement un dogme, une religion. C'est une communauté qui lie les générations les unes aux autres. C'est la tradition faite de rites, de chants, de paroles, de prières, de cérémonies qui donne un sentiment de sérénité et de sécurité. Papadiamandis était profondément imprégné de cette religiosité (le nom de la famille, une famille de marins, était à l'origine



Adiamandis mais comme son père était devenu prêtre c. à d. papas, le nom a été changé en Papadiamandis. Si vous rencontrez un Grec dont le nom commence par papa vous saurez qu'il a un pope dans ses aïeuls). Mais après un long séjour au Mont Athos il est revenu en disant qu'il se ferait moine dans le monde. Il a pourtant conservé la passion de ces magnifiques mélodies chantées par des voix profondes qui se développent à l'infini et vous font perdre toute notion du temps. Il y a là un certain mysticisme où l'extase est obtenue comme chez les soufis (les danseurs toupies turcs ou le Gnawa marocain) par le chant ou la danse. Mon ami Fouad, libanais mais grec-orthodoxe, m'a fait connaître ces messes chantées où l'on entend en arrière-plan un groupe de voix mâles émettre comme un bourdonnement sur une seule note grave et soutenue qui vous prend aux tripes comme le Oumm bouddhiste et qui sert de base et d'appui - comme les barres parallèles à un gymnaste - à l'officiant qui peut psalmodier en montant et en descendant et orner son chant de fioritures sans fin.

Si Papadiamandis<sup>55</sup> est religieux il n'en raconte pas moins des histoires bien sensuelles et même des crimes comme cette histoire de *la Tueuse*, une vieille qui commence un peu par hasard à tuer les petites filles pour alléger le sort des pauvres gens qui ne peuvent marier leurs filles qu'avec une dot et qui n'y arrivent pas. Sa fuite devant les gendarmes dans les montagnes sauvages de l'île où elle connaît toutes les vieilles caches des klephtes (des brigands, rebelles aux maîtres turcs, un peu comme les haïdouks roumains), est particulièrement spectaculaire. Les deux tiers de ses nouvelles (il en a écrit 180 !) se passent d'ailleurs dans son île natale, Skiathos, une Sporade du Nord.

Beaucoup de ses nouvelles sont dramatiques. La mort est omniprésente, surtout la mort par noyade (dans les puits ou dans la mer). Mais toutes dégagent un très grand charme, difficile à expli-

---

<sup>55</sup> voir : *Alexandre Papadiamandis : Skiathos, Ile Grecque, édit. Les Belles lettres, Paris, 1934.* Voir aussi : *Alexandre Papadiamandis : L'Amour dans la Neige, édit. Hatier, Paris, 1986*

quer. Est-ce la sensibilité de l'homme, est-ce le style de l'écrivain qui nous enchante tant ?

Papadiamandis fait en effet partie des écrivains qui réalisent le renouveau de la littérature grecque moderne. La Grèce n'est alors indépendante que depuis 50 ans à peine. La langue écrite est appelée puriste. Elle est basée principalement sur le Grec de l'Eglise. Assez différente de la langue populaire parlée. La bataille entre partisans de la langue puriste et ceux de la langue démotique a dû durer assez longtemps puisque dans les années 30 (date de mon histoire de la langue et de l'introduction à l'oeuvre de Papadiamandis), le problème ne semblait pas résolu. Il y a pourtant une assez bonne continuité entre langue ancienne et langue moderne au point de vue vocabulaire. Les hellénistes reconnaîtront pas mal de mots dans les journaux grecs d'aujourd'hui. Moi-même lors de mon premier voyage professionnel comme jeune ingénieur à Athènes (j'essayais de vendre une installation de coulée continue d'acier à une usine du Nickel Français), j'ai été particulièrement fier lorsque j'ai dit à mon chauffeur de taxi : « *Thalassa, thalassa !* » (le fameux cri des 10000 mercenaires grecs du roi de Perse lorsque dans leur voyage de retour ils aperçoivent la mer après avoir parcouru toute l'Anatolie, un texte de Xénophon qui nous a particulièrement barbés dans notre jeunesse), et qu'il a semblé me comprendre puisqu'il m'a répondu : « *Piréous ?* ». Ce qui m'a permis de goûter aux joies de la vraie taverne grecque (le Pirée n'était pas encore noyé sous les touristes), le poisson à la plancha comme à San Sebastian, arrosé d'un mélange chaud de citron et d'huile d'olive et bien sûr du fameux résiné conservé dans de grands tonneaux stockés tout en hauteur au-dessus du bar.

Si le vocabulaire de l'Antiquité s'est relativement bien conservé (les Grecs ont bien sûr nettoyé leur langue de tous les termes turcs) et qu'on a conservé - heureusement - l'ancienne orthographe, la prononciation par contre a complètement changé. Le son i a pris une place prépondérante. Il n'est plus seulement représenté par l'ancien iota, mais aussi par la lettre èta, la lettre upsilon, et même

les diphtongues ei et oi. A croire que les Grecs se sont mis à manger du riz et à plisser les yeux comme les Chinois !

Avec **Zorba**<sup>56</sup>, qui n'est d'ailleurs pas grec mais macédonien, on change complètement d'atmosphère. D'île d'abord puisque l'histoire se déroule en Crète, île natale de Kazantzaki, une île dure et sauvage d'où les Turcs n'ont été chassés que 30 ans après l'indépendance de la Grèce. De philosophie ensuite. Zorba dévore la vie à pleines dents. Pour lui le péché c'est de laisser une jolie veuve dormir seule dans son lit. Le paradis c'est se réveiller le matin dans une chambrette bien propre couché à côté d'une belle fille. Il s'émerveille des beautés de la nature comme si tous les jours il les voyait pour la première fois. Il ne croit pas en l'au-delà. Il n'a pas peur de la mort mais l'accueillera avec résistance et révolte. « *Un homme comme moi* », dit-il « *devrait vivre mille ans !* » Il a à ce sujet des réflexions qui me touchent énormément. « *Faut-il* » demande-t-il à Kazantzaki, « *faire comme ceux qui disent que lorsqu'on vous annonce que vous allez mourir sous peu, il faut continuer à vivre comme si de rien n'était ?* ». « *Ou ne faut-il pas penser constamment à la mort de manière à mieux jouir de la vie ?* ». « *Ces deux attitudes ne reviennent-elles pas à la même chose ?* ». Or quand j'étais enfant, il y avait une histoire qui m'avait beaucoup frappé, une histoire lue dans un missel ou entendu au catéchisme, je ne sais plus, l'histoire de Jésus enfant jouant avec d'autres enfants dans le sable, et à qui on demande ce qu'ils feraient si on leur annonçait qu'ils allaient mourir d'un instant à l'autre. Chacun trouve quelque chose d'urgent à faire sauf Jésus qui dit qu'il continuerait à jouer comme si de rien n'était (évidemment il devait connaître sa fin). En tout cas, pour moi, c'est la deuxième attitude que j'ai adoptée, et cela depuis longtemps, surtout depuis mes 60 ans.

Zorba ne semble pas non plus avoir beaucoup de respect pour les moines. Il y a d'ailleurs dans cette histoire un couvent où, un peu comme dans *le Nom de la Rose*, il y a une bibliothèque, un moine fou, des moines pédérastes, un assassinat, un cadavre dans

---

<sup>56</sup> voir : *Nikos Kazantzaki : Alexis Zorba, édit. Plon, Paris, 1963*

un cimetière, un incendie criminel, et pour finir, un miracle (organisé par Zorba). Et puis Zorba danse quand il n'arrive plus à s'exprimer avec des mots (la danse d'Anthony Quinn est d'ailleurs le seul souvenir qui me reste du film). C'est la vraie fonction de la danse grecque : exprimer ce que l'on veut dire, ce que l'on ressent, ce que l'on est.

Il y a une quinzaine d'années, nous avons passé des vacances à Rhodes. Nous ne sommes restés qu'une nuit à Rhodes même, où se trouvaient entassés tous les touristes allemands, scandinaves, bataves et autres que les tour-operators y avaient laissé choir, et sommes partis à Lindos dont m'avait parlé mon frère Bernard. Il n'y avait alors qu'un seul hôtel à Lindos et tout l'ouest de l'île était désert. Des plages de galets à l'infini où l'on ne voyait pas un seul touriste. On y avait quand même découvert un restaurant isolé sur la plage où nous n'étions que quelques consommateurs. Au moment de payer, alors que le soleil se couche, plus personne. On se décide finalement à rentrer à l'intérieur et on voit toute la famille grecque assise devant la télévision à suivre... Dallas ! Puissance de l'industrie cinématographique américaine ! Mais le plus souvent on allait dîner dans un village des alentours. Un soir on arrive. Le restaurant est plein. Il y a un orchestre, une noce. Le patron nous dit de rester. Et c'est là qu'on a vu la danse grecque, l'authentique. A tour de rôle chaque participant à la noce, homme comme femme, se lève et danse sa danse, chacun son style, grave ou joyeux, discret ou gesticulant, avant de glisser les liasses de billets dans le sein de la mariée ou dans la chemise des musiciens. Et aucun d'entre eux, homme ou femme, tout au long de la soirée, ne nous a paru maladroit ou ridicule.

Mon libraire grec de la rue Vaugirard (*Epsilon*) prétend que Kazantzaki a eu des ennuis avec les Colonels qui se sont opposés à ce qu'il reçoive le Nobel et que l'Eglise orthodoxe l'a excommunié. Pourtant quand on lit sa curieuse autobiographie : *Lettre au Gre-*

co<sup>57</sup> (encore un Crétois), on s'aperçoit que Kazantzaki n'a rien d'un Zorba, qu'il est au contraire un grand mystique, un idéaliste, un qui, dit-il, a toute sa vie « *lutté avec Dieu* », un homme qui classe sa vie en quatre périodes : le Christ, Bouddha, Lénine et Ulysse. Mais on y apprend aussi que Zorba était un personnage réel, un mineur avec lequel il a passé 6 mois sur une plage de Crète à essayer d'exploiter une mine de lignite. On comprend mieux. On ne voit pas comment un homme comme Kazantzaki (à juger d'après sa *Lettre au Gréco*) aurait pu inventer un personnage comme Zorba. Il l'envie. Il envie l'homme d'action, l'homme qui aime la vie et l'homme qui trouve sa sagesse en lui-même au lieu de la chercher dans les livres. C'est au moment où il apprend la mort de Zorba qu'il décide de le célébrer : « *faire tout ce que je peux pour que vive encore ce merveilleux mangeur, buveur, bourreau de travail, coureur de jupons, vagabond. Le danseur, le guerrier. L'âme la plus vaste, le corps le plus sûr, le cri le plus libre que j'aie connus dans ma vie...* ».

Avec Kavvadias<sup>58</sup> on aborde un autre aspect de l'identité grecque, celle d'Ulysse, celle de la mer, des marins. « *Ce n'est pas la mer qui nous effraie.* » dit-il quelque part, « *Nous la commandons et elle nous commande. Personne ne sait naviguer sur elle comme les Grecs. Grecs du Bosphore, de Marmara, de la Mer Noire, Grecs des îles. Visages tourmentés, mains abîmés. Grincheux et pleins d'amertume...* ». C'est vrai que les Grecs sont de loin les meilleurs marins, peut-être les seuls marins, de la Méditerranée. Je ne sais pas s'il y a encore beaucoup de Grecs sur le Bosphore ou en Mer Noire. Mais il y a toujours les îles. Qui invitent à naviguer. Qui sont la Grèce. Qui remplissent la Mer Egée. Jusqu'à la côte turque. Lorsque nous avons longé il y a quelques années cette côte sur un magnifique caïque turc construit par son capitaine français, celui-ci nous a demandé un jour à brûle-pourpoint : « *Voulez-vous que nous allions en Grèce ? L'île que vous voyez là est grecque et il y a derrière un superbe mouillage* ». Aussitôt le bateau

<sup>57</sup> voir : *Nikos Kazantzaki : Lettre au Gréco, édit. Plon, Paris, 1961*

<sup>58</sup> voir : *Nikos Kavvadias : Le Quart, édit. Climats, Castelnau-le-Lez, 1993*

ancré, Annie et moi avons grimpé la colline qui était surmontée d'un petit plateau rocheux. Arrivés en haut nous découvrons, tout ébahis, d'abord une mitrailleuse pointée sur la Turquie, puis un groupe de soldats grecs, vexés de s'être laissé surprendre, tellement ils gardaient leurs jumelles braquées sur cette côte qui leur avait appartenu un jour.

Kavvadias (1910 - 1973) était lui-même radio-télégraphiste sur un bateau, comme le personnage principal du *Quart*, mais aussi un vrai poète. Il n'a publié que trois recueils de poèmes dont l'un a paru à titre posthume, et un seul roman, *le Quart*, en 1954, puis plus rien jusqu'à sa mort. Je ne sais si on peut appeler cela un roman. C'est pourtant une vraie réussite sur le plan littéraire. Une suite de dialogues entre le capitaine, le radio et le chauffeur. Qui rendent bien la personnalité de chacun. Et des visions, très poétiques, par moments. Le sujet presque unique : les femmes. Celles des ports avec leur amour vénal et vénérien. Celles que l'on a laissées à la maison - un an, deux ans et plus - et qui vous rendent cocus. Les mères aussi, toutes des saintes. C'est une vie d'enfer. Une vie d'esclavage. Des bateaux pourris. Des armateurs tout-puissants. Bizarrement, 50 ans plus tard, quand on lit les journaux, les histoires de bateaux mal entretenus qui coulent, d'armateurs véreux, d'équipages abandonnés dans des ports perdus, on a l'impression que rien n'a changé.

Et pourtant les marins du *Quart* semblent y tenir à cette vie, à la solidarité du bateau, à l'exotisme, à l'aventure, au risque, à la mer. Ulysse, aussi, a aimé ses errances, certainement plus que la guerre devant Troie. Et en plus sa femme lui est restée fidèle. C'est du moins ce que prétend le Poète.

(2001)

Texte-source : *Voyage autour de ma Bibliothèque, Tome 1, Littérature méditerranéenne.*